

- LA UNE -

DENNIS HOPPER

L'AMI AMÉRICAIN

DEPUIS LE SUCCÈS DE "EASY RIDER", LE NOM DE DENNIS HOPPER RESTE IRRÉMÉDIABLEMENT LIÉ À L'AMÉRIQUE DES ANNÉES SOIXANTE. COMÉDIEN, SCÉNARISTE, RÉALISATEUR, POÈTE, PEINTRE, CE SURPRENANT TOUCHE-À-TOUT REVIENT SOUS LES FEUX DE L'ACTUALITÉ POUR DEUX ÉVÉNEMENTS PARTICULIERS. LA MAISON HOGAN LUI A DEMANDÉ DE SIGNER LE RELOOKING D'UN DE SES PLUS ILLUSTRÉS MODÈLES DE TENNIS. TANDIS QUE TASCHEN SORT UN RECUEIL MONUMENTAL DE SES PHOTOGRAPHIES PRISES, IL Y A PLUS DE QUARANTE ANS. L'OCCASION UNIQUE POUR EDGAR DE RENCONTRER UN DES SYMBOLES VIVANTS DE LA CONTRE-CULTURE AUX ÉTATS-UNIS. UN ENTRETIEN EXCLUSIF. PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-PASCAL GROSSO

Pouvez-vous revenir sur la genèse de votre collaboration avec Hogan ?

Ma fille avait travaillé pour Hogan et Tod's. C'est elle qui m'a présenté à Emanuele (fils de Diego Della Valle) et à Diego Della Valle. Il y a une quinzaine d'années de cela, alors que j'étais au Festival de Venise, Diego m'a fait parvenir une paire de chaussures. Elles ressemblaient à des tennis. Je n'ai cessé d'en porter depuis. Récemment, ils ont créé un modèle en bleu, blanc et une touche de rouge et m'ont demandé d'y apposer ma signature.

Cette édition limitée du modèle Interactive Hogan a été inspirée de "Easy Rider".

Était-ce votre décision ?

Disons qu'elle a été prise entre ma fille et moi. J'ai eu mon mot à dire, forcément...

Cette collaboration avec Hogan, c'est aussi une histoire d'amitié. Quels liens entretenez-vous avec la famille Della Valle ?

Les Della Valle sont des gens merveilleux. Ils ont toujours été bienveillants envers ma fille et moi. Et pour ne rien gâcher, ils font d'excellentes chaussures. Emanuele, je le connais depuis qu'il a quatorze ans. Lorsqu'il venait à Los Angeles, je l'emmenais en balade. Il y a plusieurs années de cela, les Della Valle avaient organisé un événement autour de l'Actor's Studio durant la Fashion Week de Milan. Mademoiselle Strasberg et moi y avions pris la parole. J'en garde encore aujourd'hui un souvenir ému.

"Easy Rider", ce film vous colle définitivement à la peau...

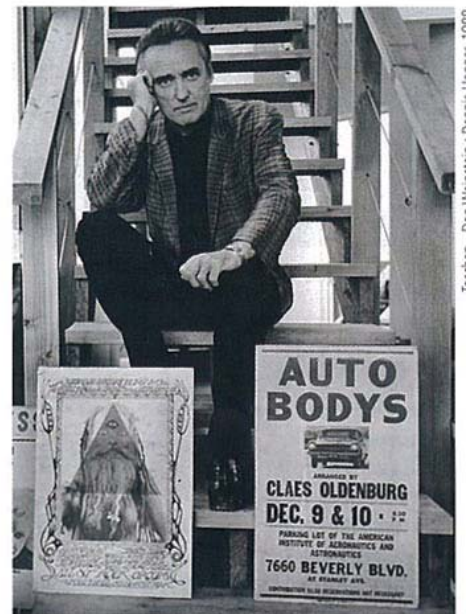
Ce qui n'est pas pour me déplaire. Bien sûr, il y a également d'autres rôles qui ont marqué les esprits, celui de "Blue Velvet", de "Apocalypse Now"... Mais j'ai tendance à penser que mes photographies résisteront mieux au temps que mes films.

Qui, selon vous, devrait s'offrir une paire d'Interactive signée Dennis Hopper ? L'acheteur idéal ?

Les hommes qui aiment porter du bleu et du blanc, j'imagine...

Quel regard portez-vous aujourd'hui sur l'Amérique tourmentée des années soixante ?

Je crois que c'était une époque qui, à ses débuts, était culturellement partie du mauvais pied. Il n'y avait aucun film qui traitait réellement de ce qui se passait dans les années soixante. Vous aviez quoi sur les écrans ? Des films de surf, de filles en bikini vivant des amourettes... Rien de très rock'n roll ! Et puis, il y a eu le Summer of Love du côté de San Francisco. C'est à cette période-là que Peter (Fonda) et moi avons imaginé l'histoire de "Easy Rider". Nous étions en 1967 et Hollywood ne s'était toujours pas intéressé aux révolutions qui secouaient le pays tout entier. De plus, aucune grande major ne s'était encore risquée à distribuer un film indépendant. Tout cela combiné, nous pensions que c'était le moment idéal pour monter notre projet. Le film s'est fait en 1968 et est sorti l'année suivante avec le soutien du producteur Bert Schneider et de la Columbia Pictures qui l'a distribué. Ça a été une véritable révélation pour Hollywood : ils comprenaient qu'ils pouvaient distribuer des films indépendants et, au final, gagner beaucoup d'argent ! C'est comme pour la bande-son. Pendant que je montais le film, j'ajoutais des chansons que j'entendais, ici et là, à la radio. Ça aussi, ça n'avait jamais été fait auparavant. Des compositeurs étaient jusqu'alors chargés par les studios d'écrire les musiques et les chansons des films. La musique de "Easy Rider" collait à l'actualité. Le vent de liberté, mais aussi la guerre du Vietnam, les tensions raciales... Le plus intéressant, c'est que "Easy Rider" est considéré aujourd'hui comme un "road movie à moto".



ACTEUR, RÉALISATEUR,
PHOTOGRAPHE...
UN ARTISTE INSATIABLE !
CI-DESSOUS : LA HOGAN
"EASY RIDER"



L'Amérique est devenue un pays

TELLEMENT CONSERVATEUR...

Taschen - New York City 1961, the best image from New York



**CE CHAPEAU, JE L'AI PORTÉ
À NOUVEAU DANS
"L'AMI AMÉRICAIN"
DE WIM WENDERS,
DES ANNÉES PLUS TARD...**

Taschen - Self-portrait in the set of Kame Elder, 1965



Mais pour moi, c'est définitivement un western. Le bon vieux concept du western classique où des types auraient troqué leurs chevaux contre des Harley-Davidson...

N'avez-vous pas l'impression que les gens ont tendance dorénavant à idéaliser cette époque ?

Il faut dire que l'Amérique est devenue un pays tellement conservateur qu'on aurait presque l'impression que les années soixante n'ont jamais existé !

Exercice difficile : en parcourant votre livre de photographies, laquelle reste la plus importante à vos yeux et pourquoi ?

Il y en a tellement à vrai dire... Celle du Free Speech Movement prise sur le campus de Berkeley... Le portrait d'Andy Warhol, pris bien avant qu'il ne devienne célèbre... Martin Luther King reste également, à mes yeux, une des contributions les plus importantes... J'avais toujours un œil sur ce qui était en train de se passer, surtout à Hollywood, la manière dont nous embrassions cette époque...

Seriez-vous nostalgique ?

Pas du tout. Publier ces photos ne signifie pas que je suis resté coincé dans les années soixante. Je n'y pense que très rarement. Pour tout vous dire, j'ai longtemps mis de côté ces photos, parce que ça ne m'emballait pas plus que cela de me replonger dans le passé.

Il y a cette photo de vous, un chapeau de cowboy sur la tête, faisant mine de saisir l'objectif. À quoi pensez-vous lorsque vous regardez cet autoportrait ?

Que ce mec doit sûrement être un jeune coq prétentieux ! Ce chapeau, je l'ai porté à nouveau dans "L'Ami Américain" de Wim Wenders, des années plus tard. Wenders pensait que ce serait amusant de voir un cowboy déambuler dans Hambourg.

Votre point de vue sur l'Amérique d'aujourd'hui ?

Je suis très satisfait d'Obama. Il se démène comme un beau diable. Même s'il n'a que quatre ans devant lui, je sais qu'il fera de son mieux pour que les choses puissent avancer. Nous sommes face à un homme brillant, intelligent, qui subit actuellement une pression incroyable, mais continue à travailler d'arrache-pied. Maintenant, attendons de voir la suite...

Êtes-vous un Républicain déçu ?

J'avais déjà rencontré Obama alors qu'il était encore sénateur et je l'avais beaucoup apprécié. Après avoir annoncé sa candidature au poste de Président à Springfield, devant cinq mille personnes, il s'est rendu à Chicago, où il a fait un long discours devant une foule encore plus nombreuse. J'y étais ce jour-là. Nous nous sommes croisés dans un ascenseur. Il s'est tourné vers moi et m'a dit : "J'ai entendu dire pour votre mère..." Ma mère était décédée trois mois plus tôt. Il a poursuivi : "Votre mère était du Kansas, tout comme la mienne. Je sais la douleur que représente la perte de sa maman..." Avoir de telles paroles à mon égard, ce jour-là, alors qu'il venait tout juste de s'exprimer pendant plusieurs heures devant des milliers de personnes, je me suis dit : "Ce type possède un état d'esprit formidable." Je le trouve fascinant, même si, financièrement, je suis resté conservateur.

Que répondez-vous à ceux qui vous ont toujours considéré comme l'un des papes de la contre-culture américaine et qui, aujourd'hui, ont du mal à accepter l'image d'un artiste père de famille, fumeur de cigares et "financièrement conservateur" ?

Je crois que c'est Sean Penn le plus déçu d'entre tous ! Que les gens pensent ce qu'ils veulent, sincèrement, ça m'est égal. Je trace ma route de mon côté. Soutenir le Parti Républicain durant des années m'a toujours semblé logique. Je viens d'une famille majoritairement démocrate. Nous avons été sauvés de la misère

par la politique de Franklin D. Roosevelt. J'ai marché aux côtés de Martin Luther King. J'ai même côtoyé des personnalités de l'extrême gauche américaine... Et puis, soudain, j'ai réalisé que les Démocrates avaient fait main basse sur tout. Nous étions devenus un pays d'assistés et nous courions vers un désastre. C'est à ce moment-là que Reagan est apparu. Je n'avais jamais été un grand fan de Reagan, aussi bien en tant qu'acteur que politicien. L'opportunité de faire basculer le Congrès et le Sénat à droite se présentait. Thomas Jefferson, l'auteur de notre Constitution, expliquait qu'un parti quel qu'il soit ne devait jamais être au pouvoir plus de vingt ans. Et que c'était le devoir du citoyen de changer le cours des événements. J'en ai conclu que je devais voter Reagan. Lorsqu'il est devenu Président, le Sénat est passé à droite et les choses se sont mises à évoluer. C'était il y a vingt ans. Et puis, suivant toujours les préceptes de Jefferson, est arrivé le temps de privilégier le camp adverse. Ça ne m'a posé aucun problème. Comme je vous l'ai dit, j'aime beaucoup Obama.

Fumez-vous toujours le cigare ?

Oui, principalement des Arturo Fuentes. J'ai fumé des cigarettes pendant des années et, Dieu merci, ça m'a passé. Fumer le cigare me relaxe, m'aide à réfléchir et c'est surtout un moyen idéal de faire le vide autour de vous !

Votre luxe absolu, Dennis Hopper ?

Jouer au golf lorsque j'en ai le temps.

Vous avez été nommé Commandeur dans l'Ordre National des Arts et des Lettres l'année dernière à Paris. Pensez-vous avoir noué des liens particuliers avec la France ?

Le plus bel honneur qui m'ait jamais été fait. Ça a remué pas mal d'émotions en moi. La dernière chose que je voulais, c'était pleurer et j'ai fondu en larmes à l'instant où la décoration m'a été remise. C'est en France que "Easy Rider" a été salué pour la toute première fois, en recevant le Prix de la Meilleure Première Œuvre au Festival de Cannes. J'ai même vécu quelque temps à Paris dans les années soixante-dix...

Parler de Dennis Hopper comédien, c'est citer "Easy Rider", "Apocalypse Now", "Blue Velvet"... mais aussi pas mal de séries B, voire Z...

Je n'ai même quasiment fait que cela ! J'ai longtemps été dans la position où je prenais ce qui se présentait à moi parce qu'il m'arrivait ensuite de ne plus trouver de travail pendant longtemps. J'essayais de choisir les rôles les plus intéressants et de donner malgré tout le meilleur de moi-même.

Une question sur "Apocalypse Now". Vous avez passé le tournage sous l'influence de drogues diverses. Lorsque vous y repensez aujourd'hui, concédez-vous avoir pris des risques bien inconscients, voire inutiles ?

Mais à l'époque, je pensais que ce serait bénéfique pour mon personnage ! Je suis sobre depuis vingt-six ans maintenant. Plus d'alcool.

Plus de drogue. Et je vous garantis que ça a changé pas mal de choses dans ma vie. J'ai vieilli. Je suis devenu plus sage. J'ai toujours été quelqu'un de timide, d'assez introverti, à qui l'on a toujours demandé de tenir des rôles d'extravertis. Je crois que le public a longtemps cru que, dans la vie, j'étais comme le photographe de "Apocalypse Now", comme le timbré de "Blue Velvet"... Et, malheureusement, pendant un temps certain, je me suis comporté tout à fait comme il l'espérait. Il n'y a pas longtemps, j'étais à une soirée et un type s'est planté devant moi en me sortant des répliques de cinéma: Je lui ai demandé : "Mais de quoi parlez-vous ?". Il m'a répondu, fier de lui : "Mais ce sont des répliques de "Apocalypse Now" !". Je l'ai gentiment prié de dégager...

Quelle image aimeriez-vous que le public garde de vous ?

Celle de Dennis Hopper photographe ou bien peintre. Je sais que les gens me voient principalement comme un acteur ; ça a toujours été mon gagne-pain. Pas la photo ou la peinture. Mais je ne renie rien. J'aime jouer et mes cachets m'ont permis de créer en totale liberté et non dans un esprit mercantile. Cette liberté reste chère à mon cœur. Jamais je n'ai reçu de bourse, ni de subvention. Je me suis toujours autofinancé. J'ai eu droit à des rétrospectives à Amsterdam, à Vienne, à Moscou, Saint-Petersbourg... Ce fut pour moi une expérience, à chaque fois, incroyable. "Easy Rider", quelques peintures, quelques photos... Voilà, je pense, ce que les gens retiendront de moi. Sans oublier la paire de chaussures ! <

Interactive Hogan, signée par Dennis Hopper.

Édition limitée à 99 exemplaires dans le monde.

Disponible exclusivement dans les boutiques

Hogan. Prix : 310 euros. L'intégralité des ventes

sera reversée à une association caritative.

Dennis Hopper : photographs 1961 - 1967 de Tony

Shafrazi, Victor Bockris, Walter Hopps et Jessica

Hundley. Limité à 1 500 exemplaires dans le

monde. Éditions Taschen, prix : 500 euros.



Taschen - in New York City after the premiere of the last movie. 1971

STARS, COMPLICES,
MANNEQUINS OU
INCONNUS... ILS SONT
TOUS PASSÉS DEVANT
L'OBJECTIF DE DENNIS
HOPPER : "J'AVAIS
TOUJOURS UN ŒIL
SUR CE QUI ÉTAIT EN
TRAIN DE SE PASSER..."



Taschen - Leon Bina, 1966